

Table with 2 columns: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, and Aux deux publications réunies.

Table with 2 columns: Six lignes et au-dessous, premiers insertions, Dix lignes et au-dessous, premiers insertions, and Au-dessus par lignes.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

HISTORIENS MODERNES

DE LA

FRANCE.

M. Thiers.

(Suite.)

" Tandis que je gravissais, dit le voyageur, par une matinée très-froide, le sentier escarpé qui conduit à Saint-Savin, un brouillard épais remplissait l'atmosphère. Je voyais à peine les arbres les plus voisins de moi, et leurs troncs se dessinaient comme des ombres à travers la vapeur. A peine arrivé au sommet, je fus ravi de me trouver au pied d'une gothique chapelle, et ses ogives, ses arcs à ogives, ses fenêtres en forme de rosaces, ses vitraux de couleur à moitié brisés, me charmèrent. Enfin, me dis-je en passant sous l'entée porte, voici une véritable abbaye. C'était par mon imagination un ancien vœu réalisé. Des Espagnols travaillaient dans la cour. Ces robustes ouvriers remuaient avec gravité d'énormes pierres, et j'appris qu'à cause de leur patience et de leur sobriété, on les employait dans nos Pyrénées françaises aux travaux les plus difficiles. Mon compagnon de voyage demanda le propriétaire, et tout à coup un petit homme vil et gai se présenta en disant: "Voici le prieur: que lui demande-t-on?—Voir la vallée et son prieuré.—Bien venus, nous dit-il, bien venus ceux qui veulent voir la vallée et le prieuré!" Il nous ouvrit alors une porte qui, de cette cour, nous jeta sur une terrasse. La terrasse sur laquelle nous nous trouvions était justement à mi-côte, c'est-à-dire dans la véritable perspective du tableau, en outre sous son vrai jour, car le soleil se levant à peine donnait un relief extraordinaire à tous les objets. Le brouillard, qui j'avais un instant auparavant sur la tête, était alors au-dessous de mes pieds; il s'étendait comme une mer immense et allait flotter contre les montagnes et jusque dans leurs vallées sinuées. Je voyais des bosquets d'arbres dont le tronc était plongé dans la vapeur et dont la tête paraissait à peine; des chalets à quatre tours qui me montraient que leurs cônes d'ardoise. La moindre brise qui venait soulever cette masse l'agitait comme une mer. Après de moi, elle vint à battre contre les murs de la terrasse, et j'aurais été tenté de me laisser aller à penser comme dans un liquide. Bientôt le soleil, pénétrant, l'agitait profondément et y produisit une espèce de tourmente. Soudain elle s'éleva dans l'air comme une pluie d'or; tout disparut à travers cette vapeur de feu, et le disque macé du soleil fut entièrement caché. Ce spectacle avait le prestige d'un songe; mais, un instant après, cette pluie retomba, l'air se retrouva aussi pur, le brouillard aussi épais, mais moins élevé. Grâce à cet abaissement, de nouveaux arbres montraient leurs têtes; des côtes auparavant tout à l'heure présentaient leurs cimes grises ou verdoyantes. Ce mouvement d'abaissement se renouvela plusieurs fois, et, à chaque reprise, le brouillard, en retombant, se trouvait abaissé et une nouvelle zone était découverte. Nous rentrâmes alors chez le possesseur qui, en vertu des lois de la Constituante, a succédé aux riches seigneurs qui s'envenimaient autrefois de ce beau spectacle et n'y voyaient que des rochers et d'humides vapeurs. C'est le médecin de Cantéron qui a fait cette acquisition et qui est le patron naturel de ces montagnes, leur conseil dans toutes leurs affaires, leur organe auprès de l'autorité, leur médecin quand ils sont malades. Il s'est nommé le prieur de Saint-Savin; les habitants lui en ont donné le titre, et il a obligé l'évêque à le lui conserver. Je me rendis de nouveau sur la terrasse pour jouir d'un spectacle tout différent, celui de la vallée délavée des brouillards, fraîche de la rosée et brillante du soleil. Dans ce moment le voile était tiré; je voyais tout, jusqu'à l'écume des torrents et au vol des oiseaux; l'air était parfaitement pur; seulement, quelques nuages qui se trouvaient sur la direction ordinairement plus froide des eaux ou des courants d'air circulaient encore au milieu du bassin, se traînaient peu à peu le long des montagnes, remontaient dans leurs sinuosités, et venaient se reposer enfin autour de leurs pointes les plus élevées, où ils ondoient légèrement. Mais la vallée, comme une rose fraîchement épanouie, me montrait ses bois, ses côtes, ses plaines vertes du blé naissant ou noires d'un récent labourage; ses étangs nombreux couverts de hameaux et de pâturages, ses bosquets fleuris, mais conservant encore leur feuillage jaunâtre; enfin des glaciers et des

rochers menaçants. Mais ce qu'il est impossible de rendre, c'est ce mouvement si varié des oiseaux de toute espèce, des troupeaux qui avançaient lentement d'une haie à l'autre, de ces nombreux chevaux qui bondissaient dans les pâturages ou au bord des eaux; ce sont surtout ces bruits confus des sonnettes des troupeaux, des aboiements des chiens, du cours des eaux et du vent, bruits mêlés, adoucis par la distance, et qui, joignant leur effet à celui de tous ces mouvements, exprimaient une vie si étendue, si variée et si calme. Je ne sais quelles idées douces, consolantes, mais infinies, immenses, s'emparaient de l'âme à cet aspect, et le remplissent d'amour pour cette nature et de confiance en ses œuvres. Et si, dans les intervalles de ces bruits qui se succèdent comme des ondes, un chant de berger résonne quelques instants, il semble que la pensée de l'homme s'élève avec ce chant pour raconter ses besoins, ses fatigues au Ciel, et lui en demander le soulagement. Oh! combien de choses ce berger, qui ne pense peut-être pas plus que l'oiseau chantant à ses côtés, combien de choses il me fait sentir et penser! Mais cette douce émotion passe comme un beau rêve, comme un bel air de musique, comme un bel effet de lumière, comme tout ce qui est bien, comme tout ce qui nous touche vivement ne doit, par cela même, durer qu'un instant.

Certes de telles pages, négligemment jetées et venues comme d'elles-mêmes dans une brochure plutôt politique, attestent mieux que tout ce qu'on pourrait dire dans un coin de nature d'artiste bien mobile et bien franche (ceux-ci), ouverte à toutes les impressions, et digne, à certains moments, de tout comprendre et de tout sentir. Il y a une page de Joubroy où il nous représente aussi le père mélancolique et taciturne au haut de sa montagne; mais ici, chez M. Thiers, le berger chante. Dans leurs deux tableaux, le politique comme le philosophe, en s'oubliant s'élève chacun à la poésie, à l'art naturel et simple, à la pure source première du beau et du grand.

Ce n'était la pourtant M. Thiers nous en avortit qu'un instant rapide et qu'un éclair; hâtons-nous de rentrer avec lui dans la pratique et la réalité. L'année même où parut cette relation de voyage, il prenait la part la plus active à la rédaction d'un recueil qui ne vint que peu, mais qui était un heureux signal, les *Tablettes universelles*. Si bien posé qu'il se trouvait au *Constitutionnel*, en effet, ce cadre de déjà formé ne suffisait point à l'activité de M. Thiers; il sentait qu'il y avait à s'émanciper, à coloniser ailleurs. Les *Tablettes* furent la première tentative d'union entre les jeunes générations venues de bords différents, celle des prosaïtes de l'Université (Joubroy, Dubois, etc.), les jeunes doctrinaires, fleur des salons sérieux (M. de Rémusat en tête), et les deux méridionaux directement voués à la révolution, MM. Mignet et Thiers. M. Thiers se chargea aux *Tablettes* du bulletin politique (signé...), qu'on attribue d'abord à la fine plume de M. Étienne, et durant cette année décisive de la guerre d'Espagne et de la lutte sourde du cabinet entre M. de Chateaubriand et M. de Villele, il ne cessa de se montrer un chroniqueur attentif et pénétrant, déclinant à chaque bulletin son épigramme, qui modéraient déjà l'intelligence des hommes et l'entente du jeu. Comme diversion à cette vive et enroulante polémique (M. Thiers abondera de tout temps en ces sortes de diversions), je noterai un article de lui sur l'architecture gothique (1), à propos de la description de la cathédrale de Cologne, par Boissière. L'idée de M. Boissière qui réduit l'architecture ogivale de l'espèce d'aspiration qu'exercent les hautes tours destinées aux cloches sur le reste de l'édifice, est ingénieuse, mais qui n'est qu'un des éléments de la vérité, se trouve exposée plutôt que discutée par M. Thiers. Plus tard, dans ses nombreux voyages en Italie, au nord du Rhin, en Allemagne, et à l'aide de comparaisons multiples, M. Thiers conçoit à son tour, sur l'ensemble de l'architecture, tout un système historique et générateur complet, tout un livre mouvant et presque passionné, qui est écrit dans sa tête, qui vit dans sa conversation, mais qu'on ne saurait toucher en cet endroit sans anachronisme. Nous n'avons note en passant l'article sur l'œuvre de Boissière que pour prendre acte de la vocation et signaler en tous sens les aptitudes diverses.

Les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution* paraissent dans l'automne de l'année 1823. Cette histoire, qui a eu tant de vogue et d'influence, une influence qui n'est pas épuisée encore, fut commencée un peu au hasard, et naquit par occasion. La première idée en vint à Félix Bodin, qui poussa M. Thiers à l'entreprendre, et qui, le voyant ensuite si bien attaquer l'œuvre, y renonça lui-même avec une parfaite bonne grâce. Bodin était un homme instruit, de bonne heure fatigué, et d'une haleine courte qui ne dépassait guère le résumé historique, genre exigé dont il est le père. Il avait acquis une assez grande réputation à ce qu'il avait écrit de 1823, et son nom

faisait, au besoin, une manière d'autorité et quasi de patronage. Ce nom auxiliaire se trouva donc associé à celui de M. Thiers pour les deux premiers volumes, qui formèrent la première livraison: il ne disparut qu'au troisième. Dans ces deux premiers volumes, qui comprennent l'Assemblée constituante et presque toute la législative, le jeune historien débute, on le voit bien; il n'a pas encore trouvé sa méthode ni son originalité. A l'exemple de la plupart des historiens, après une étude plus ou moins approfondie des faits, après une recherche bienôt jugée suffisante, et s'étant dit une fois: *Mon siège est fait*, il s'en tire par le talent de la rédaction, par l'intérêt dramatique du récit, et par des portraits brillants. Celui de Mirabeau, sous sa plume, méritait fort d'être remarqué; le caractère et le grandeur du personnage y étaient vivement reproduits, même avec trop de prestige, et l'on peut relever déjà, dans l'appréciation de certains actes, trop de coulant et d'indulgence. Cependant, ces deux premiers volumes parus, M. Thiers sentit (et lui-même en convient avec cette sincérité qui est un charme des esprits supérieurs) qu'il avait presque tout à apprendre de son sujet, et qu'une rédaction spirituelle après lecture courante des pièces et des mémoires antérieurement publiés n'était pas l'histoire telle qu'il était capable de la concevoir. Il se mit dès lors à étudier résolument ce qui fait la matière essentielle de toute histoire, c'est à-dire le corps et les ressorts de l'état. Il connaissait par Manuel le baron Louis; il s'adressa directement à celui-ci pour certaines études spéciales dont les historiens hommes de lettres se dispensent trop aisément. Une simple teinture, à lui, ne lui suffisait pas; il veut en tout mettre la main à l'œuvre sonder du doigt les arcanes. Tout un hiver, chaque matin, il va donc étudier chez le vieil économiste avec son budget sous le bras, comme on irait prendre des leçons. Ce budget normal bien connu lui servait ensuite à comprendre les expériences financières de Robert Lindet et de Cambon. Le baron Louis, bonne tête politique, très opposé d'ailleurs au système continental de l'Empire et grand partisan de la liberté du commerce, trouvait dans M. Thiers un élève qui se permettait quelquefois de n'être pas de son avis et de le combattre; le digne homme d'état se plaisait à voir un jeune esprit net et ferme s'exercer ainsi à la discussion sérieuse, et il le favorisait. Plus tard, après juillet 1830, et sous M. Louis ministre, M. Thiers, placé tout à côté de lui et au cœur de la machine, compléta en grand ces fortes études financières si bien commencées. En même temps qu'il s'informait des finances, il essaya d'apprendre la guerre avec le général Foy, surtout avec Jomini, qui était alors à Paris, et qu'il vit beaucoup. Il avait des amis ailleurs à Valenciennes, il causait et discutait sur le terrain avec eux, se faisait démontrer les fortifications, l'attaque, la défense, et rien ne le faisait tant que d'être salué par eux, à cet fin d'école, un bon officier du génie. Dès lors se déclarait son goût pour les cartes géographiques stratégiques, auxquelles il attachait une importance plus que militaire (2); il en faisait une collection qu'il a augmentée de puis, et qui est une des plus belles qui se puissent voir. Le résultat historique de telles préparations inaccoutumées allait éclater avec bonheur, dès le début de son troisième volume, par l'admirable exposé de la campagne de l'Argonne.

Ainsi donc, nous prenons sur le fait la méthode de M. Thiers en histoire, la manière dont il devint historien, et en quoi il différe essentiellement des autres grands talents contemporains qui se sont illustrés dans ce genre. Il faut toujours mettre à part M. Guizot, dont les instincts parlementaires et d'homme d'état, se déclaraient hautement d'avance et dans le choix des sujets et dans l'esprit suivant lequel il les traitait. Même en faisant de l'histoire, M. Guizot méditait autre chose. La remarque est plus vraie encore de M. Thiers. Son ambition au début, son instinct naturel n'est pas de retrouver, de produire de l'histoire épique ou pittoresque (comme on y a si heureusement réussi, un peu après coup), et il ne vise nullement à faire œuvre littéraire. Il aime par goût les choses de gouvernement; mis en présence, il veut les apprendre, les étudier en elles-mêmes, il s'y porte avec passion. Homme politique ou destiné à l'être, il jette ses études dans l'histoire. L'histoire, pour lui, c'est donc l'occasion, le moyen, l'application, comment dirai-je? le résidu ou le trop plein de son travail, non pas le but direct ni l'objet. Cela se trouve vrai et pour son *Histoire de la Révolution*, et pour celle qu'il a commencée de Florence; dans cette dernière, l'art lui faisait l'attrait principal; le sujet, là aussi, n'est que le prétexte, et c'est la recherche avant tout qu'il aime. Mais aujourd'hui, pour l'histoire du Consulat et de l'Empire, il avoue que son ambition

n'est autre, et qu'elle ne saurait raisonnablement dépasser une telle matière. Le but ici est amplement suffisant, et il ne se propose que de le remplir. Toutes les études politiques, gouvernementales, stratégiques, etc., etc., aboutissent là, en effet, dans le plus vaste et glorieux cadre; il s'en empare. "Quelle bonne fortune! s'écrie-t-il et a-t-il droit de s'écrier dans cet égoïsme de l'artiste amoureux de son objet; on m'a été prendre Alexandre du fond de l'antiquité, et on me l'a mis là, de nos jours, en uniforme de petit capitaine et avec tout le génie de la science moderne." Pour la première fois donc l'historien a fait, a voulu faire un ouvrage.

SAINTE-BEUVE.

—Revue des deux Mondes.

(A continuer.)

JOURNAL DES DAMES.

LES MONTRES.

Sans calomnier notre époque, il est, nous le croyons, assez généralement convenu qu'on ne peut la regarder comme le plus parfait modèle, quant au savoir-vivre, à l'élegance, aux grâces de l'esprit et des manières. L'antique urbanité française, si renommée par tout l'univers, se résumait difficilement dans un maigron du turf dans un jockey de *steeple-chase*, dans un fumeur du boulevard-Fortoni, dans un débardeur du mardi-gras.

La fâcheuse décadence de cet empire du bon goût et de la politesse auquel nous tenions si justement, procède sans doute, par dessus tout, de nos deux révolutions; et, sous ce rapport la comme sous bien d'autres, peut-être la seconde n'est-elle faite, à la société française, un mal plus profond encore que la première. Les grands citoyens de la convention faisaient passer par le niveau d'acier la génération qui avait eu le malheur de se rencontrer sur leur chemin, mais au moins ils ne pétrissaient pas, ils ne dégradèrent pas d'avance les générations à venir. C'est une légende que les corrupteurs se sont réservée. Aux uns la mort physique qui tue les corps; aux autres la mort morale qui tue les âmes.

L'empire d'abord, il faut le reconnaître, puis, après lui, la restauration, avaient reconstruit, en France, une société ou revivaient quelques-unes des belles et élégantes traditions d'autrefois. Le glorieux juillet est venu, et avec lui, par une fatalité singulière, on ne sait quel entraînement vers tout ce qui est grossier;—une caricature de corps-de-garde qui ressemble aux véritables meurs militaires comme les *crognards* des bals masqués ressemblent à des soldats pour tout de bon; la copie des manières et du langage des plus bas lieux; enfin, dans toutes les relations sociales, un abus général que l'on pourrait appeler d'un autre nom.

A ce sujet, l'on a plaint souvent la position que les habitudes contemporaines font aux femmes. Si l'on se reporte à la charmante domination qu'elles exerçaient autrefois, si l'on se représente ces reims de salon si entourées, si écoutées, qui dictaient des lois d'élegance, d'esprit et de bon goût, toujours obéies, il est certain que les femmes (bien entendu, il n'est question ici que des femmes de bonne compagnie) n'ont pas à se féliciter de leur rôle actuel. Elle régnaient par la conversation; or, la conversation est morte; on parle, mais on ne cause plus.

Toutesfois, en plaignant cette royauté tombée qu'il faut ajouter à toutes celles que nous avons vues périr, ne pourrions-nous pas reprocher aux femmes d'avoir trop facilement accepté les habitudes d'aujourd'hui, de s'être montrées d'une indulgence trop encourageante et trop commode? Un assez grand nombre, enfin, ne se sont-elles pas rendues complices des travers contre lesquels leur devoir était de protester?

Voyez, par exemple, cet envahissement du cigare, mode si lucrative pour le fisc, mais si tyrannique pour les adorés. A ce propos, commençons par déclarer qu'il est des personnes dont nous faisons grand cas, et qui cultivent le cigare, la pipe même. Les Groënlandais ne trouvent rien de délicieux comme de l'huile de baleine rance; nous sommes très-loin de leur faire crime de ce goût.

Mais la plupart des fumeurs pratiquent vraiment des principes de liberté qui ressemblent fort à du despotisme, à de l'oppression, comme beaucoup d'autres libertés d'aujourd'hui. On fume dans les rues, dans les promenades, ce qui, soit dit en passant, n'est pas permis dans les villes d'Allemagne, au pays classique de la pipe. On fume bravement et goulument au nez des femmes. Que direz-vous, ô Mme. de Sévigné, si vous ressuscitez dans le Paris de 1845, pour être témoin et victime d'un tel abus? C'est bien alors qu'il vous faudrait enlasser plus d'épithètes que pour le mariage de la grande Mademoiselle avec M. de Lauzun. Et même, sans retourner jusqu'à Louis XIV, quel progrès (si progrès il y a) depuis seize ans! A une époque encore peu éloignée, quel homme pré-

tendant au titre d'homme comme il faut, se fut permis de pareilles licences?

Eh bien! j'oserais le demander aux femmes; elles, conservatrices naturelles des traditions de savoir-vivre et de politesse, on-elles toutes frappées ces écarts criants de la réprobation qu'elles viennent si justement encourue?

Il y quelques mois, je me trouvais un soir chez une dame à qui toutes les mœurs conviennent à la perfection. Savez-vous quel ouvrage occupait les doigts agiles de cette charmante personne?—Une broderie!—Vous n'y êtes pas. —Du fil! une bourse... des pantoufles, cadeaux traditionnels pour le 1er janvier, ou pour les *Saint-Louis*, les *Saint-Charles*, les *Saint-Pierre*, les *Saint-Jean*?—Quelle chose vraie-ment de bien plus moderne que tout cela. Un porte-cigares. Oui, un porte-cigares pour son frère, vraie prime d'encouragement pour une mauvaise habitude. Cette prime était d'un effet d'autant plus fâcheux, que Mlle. de *** travaillait comme une fée, et que ce porte-cigares serait capable de donner la tentation de fumer à l'adversaire le plus décidé du *Maryland* et du *Virginie*.

Je ne puis m'empêcher de reprocher à la sœur trop complaisante cette complétude traduite sous une forme si faiblement séduisante. On se jeta sur la nécessité d'entrer dans les goûts du jour, de ne pas effaroucher les jeunes gens par un excès de sévérité. Je ne rappellerai pas, à ce propos, que les concessions mal placées avaient perdu plus d'un empire; la complaisance aurait été quelque peu ambiguë pour la circonstance. Mais, tout en faisant des compliments très-mérités sur la perfection du petit-chef-d'œuvre, je ne puis m'empêcher de dire qu'en fait d'ouvrage de salon, je préférerais même le gothique *par-filage* de nos grands-mères.

Huit jours après, je rencontrai sur le boulevard Mlle. de ***, accompagnée de son fils qui lui donnait le bras. Gustavo avait le cigare à la bouche. Oh! pour le coup, la concession était un peu trop forte. Si Gustavo avait assez peu de sentiment des convenances pour fumer en donnant le bras à sa mère, celle-ci autorisait, il faut en convenir, un manque d'égards et de respect aussi choquant. Le porte-cigares lui-même ne m'avait pas préparé à cet excès de sans-façon d'une part, à cet excès de tolérance de l'autre.

Mme. de *** ont l'air quelque peu embarrassée du cigare de son fils. Aussi je ne fis que passer en la saluant; mais quelques jours après, je me permis une légère allusion à ce laisser-aller de honte maternelle.

—Que voulez-vous? me fut-il répondu; Gustavo aime tellement son cigare, que, si je ne fermais un peu les yeux, il se dispenserait de sortir avec moi.

Il est sûr que Mme. de *** avait grand besoin de fermer les yeux, dans l'exception la plus littéraire, quand elle marchait escortée du nungo de famille que monsieur son fils lui envoyait au visage. Je me contentai de penser à part moi que la plaisir de l'avoir pour cavalier était acheté beaucoup trop cher à ce prix.

Mme. de *** et sa fille avaient passé tout l'été à la campagne. J'appris avant-hier que ces dames étaient revenues, et le soir même, je me présentai chez elles. A mon entrée, je fus saisi à la gorge par un parfum qui, jusqu'à ces derniers temps, était demeuré fort étranger aux enfants et au boudoirs. La cause m'en fut bientôt expliquée. Mme et Mlle. de *** dirent de leurs lèvres, pour répondre à mon salut, des cigarettes... oui, des cigarettes!

Force me fut de tousser; langage suffisamment éloquent et significatif.

—Eh mon Dieu! me dit l'excellente mère, Gustavo ne peut plus se passer de fumer du matin jusqu'au soir. Pour le voir un peu, pour qu'il restât au salon, il n'y avait qu'un moyen, c'était de tolérer... ici... vous concevez. L'odeur du cigare est beaucoup moins sensible, dit-on, quand on fume soi-même... et c'est pour cette raison... pour cette raison seule.

Comme Gustavo n'était pas là, il me fut clairement démontré que la mère et la fille, d'acheminement en acheminement, en étaient venues à fumer pour leur plaisir personnel.

De sa blanche main, Mlle. de *** prit un petit coffret en bois de rose, d'un travail exquis, digne de contenir les plus merveilleuses dentelles de Valenciennes, les plus précieuses bijoux qui puissent parer le front d'une jeune et belle mariée; elle ouvrit ce meuble coquet; au lieu de dentelles ou de diamants, j'y vis une provision de cigarettes, et la plus douce voix du monde me fit l'honneur de m'en offrir.

Je m'excusai le plus poliment qu'il me fut possible; j'abrégeai ma visite, et je sortis désole. Mme et Mlle. de *** étaient définitivement passées *lionnes*; je leur fis mon compliment sur cette promotion quadruplée. De la cigarette qui leur pénitrait trop faible, je ne doute pas qu'elles n'arrivent bientôt au cigaro de gros calibre, pour monter ou descendre, enfin, jusqu'à la pipe du caporal.

Doutez-vous de la vraisemblance ou de la vérité de mon histoire? Hélas! il est trop vrai, même hors de la catégorie des femmes pour qui le langage décent est obligé de chercher des équivalents, ces aberrations de goût ne sont pas sans exemple à Paris. J'ai vu, de mes propres

(1) No. du 17 Janvier 1824.

(2) " L'histoire de la guerre est une des bases de la science politique. On ne sait à fond la carte d'un pays qu'en étudiant les combats dont il a été le théâtre, et qu'on ne connaît bien les relations d'un pays avec les autres qu'en connaissant bien sa carte." (Article de M. Thiers sur les Mémoires du maréchal Gouvion Saint-Cyr.)